

4 mars 2022

Michel Linossier – Ancien peignier.

Didier Lazzareschi – Chargé de mission pour le Parc Naturel régional du Pilat.

Les Parcs naturels régionaux ont pour mission la protection et la valorisation des patrimoines naturels, culturels et paysagers des territoires ; par la mise en œuvre d'une politique innovante et respectueuse de l'environnement en matière d'aménagement du paysage et de développement économique et social.

Jacqueline – Médiatrice au Musée de la Tresse et du Lacet.

Pour une réunion de captation de savoir-faire au Musée des Tresses et Lacets, Didier vient me chercher à la Gare de Saint-Chamond, juste au-dessus de Saint-Étienne, à 13h, sur le chemin pour nous rendre au Musée des Tresses et Lacets, il m'explique l'avancée de sa formation sur K-Process et les enjeux des captations de cet après-midi.

Mon rôle est de photographier, écouter et noter les anecdotes que la personne détentrice du savoir-faire souhaite transmettre en plus du geste. C'est cette partie subjective et émotionnelle que je capte par le biais du son et de l'image.

Le Musée de la Tresse et du Lacet est un musée dont l'avenir est incertain, fermé au public pour l'hiver, il est l'un des derniers lieux de démonstration de la fabrication de tresses et lacets, savoir-faire qui était présent à Saint-Chamond et dans la vallée du Gier. Dans ses sous-sols, le musée conserve un nombre impressionnant de métiers à tresses, récupérer à la fermeture des anciennes usines.

Actuellement, le musée a un statut d'association, avec deux médiateurs à mi-temps lorsque le musée est ouvert et des bénévoles. La Directrice du Musée, âgée de plus de 70 ans, est une passionnée de l'histoire du textile dans le Pilat.

Lorsque nous arrivons devant le musée, une grosse camionnette blanche arrive en dérapant sur les graviers. En sort, un visage familier, Michel Linossier, présent à la précédente réunion autour des captations – en visio –, sort du véhicule. Il a un chapeau de cow-boy orange pastel assorti à sa doudoune orange vif. Il sourit, parle fort, serre la main, rigole. Il a un rire caractéristique, un souffle un peu aigu. Il rayonne d'énergie. Il blague sur son âge, je suis incapable de savoir le vrai du faux, 50 ? 60 ? 70 ?

Nous sortons le matériel de la voiture, une mallette de tissu noir renferme les lunettes K-Process. À côté, un objet de bois et d'étain, Didier le saisit et me le montre de plus près : des pâles sur les bouts d'une roue, la roue est actionnée par deux engrenages, à l'arrière un cadran avec une aiguille pouvant pointer cent, deux cent, et sur le dessus une sonnette. Sur le côté de l'objet, une queue de cochon en verre assurait sans doute le passage du fil, trois trous marquent l'emplacement de trois autres queues de cochons, manquantes. C'est un dévidoir pouvant faire compte-tour, permettant ainsi de savoir le métrage de fil de l'écheveau à bobiner.

Nous entrons dans le musée des Tresses et Lacets, Jacqueline, employée saisonnière à mi-temps nous accueille.

Didier explique que c'est une antenne émaus de l'Isère qui l'a appelé.

On nous a déposé un truc on sait pas ce que c'est mais on pense que c'est un objet historique, ça nous embête de le mettre à la vente. Est-ce que ça vous intéresse ?

Michel Linossier triture l'objet, teste les mécanismes, cherche à comprendre l'usage.

Ça sonne toutes les centaines je pense – ding- ah ! en fait c'est plus malin que ça, il sonne un tout petit peu avant de manière qu'on aille le temps de s'arrêter et pouvoir être pile. ET si on mesure, avec un peu de chance ça fait pile 1m !

Jacqueline

Il faudra que je vous fasse un papier pour le don. C'est une très belle machine. Nous pouvons proposer un cartel à la personne qui l'a découverte si nous l'exposons.

Une dame arrive, emmaillottée dans une longue doudoune noire, les mains enfoncées dans ses poches, des ughs aux pieds. Émeline est une des bénévoles du musée, elle vient suppléer à l'accueil cet après-midi.

La médiatrice qui avait monté la Maison des Tresses et Lacets, c'est Sarah Revil. Après quelques années, elle est devenue tresseuse d'art à part entière. Elle est aussi secrétaire de l'association des Nouveaux Ateliers du Dorlay.

Lorsque je me représente, Michel Linossier tique,

Ah Josette Schmelzle, je l'aimais beaucoup. J'étais peignier, je fournissais les peignes. J'ai beaucoup travaillé avec elle, on avait une relation de fournisseur à fournie mais ça allait un peu plus loin que ça quand même. Pour capter les souvenirs des gens il faut te dépêcher parce que je fais partie des plus jeunes et je suis très loin d'être un perlant de l'année ! Je connais une tisseuse qui a travaillé chez Josette, je peux demander à ma femme son contact, on a à peu près le même âge. Elle était tisseuse mais souvent les tisseuses savaient faire beaucoup de choses, surtout à l'usine Perrier, chez les tissages Schmelzle.

On traverse la cour du musée, à droite une roue à aube encastrée dans le bâtiment de pierre apparaît par une ouverture de la façade, elle est reliée à un axe d'acier dont l'engrenage transfère la force de l'eau en énergie, en actionnant un autre engrenage. Auparavant, c'est toutes les machines du bâtiment qui étaient raccordées à cette source d'énergie, plus de 120.

En dessous, on voit la pierre et un canal par lequel l'eau s'enfuit. Au-dessus du bâtiment se trouve le canal de retenue.

Sous un porche sont exposées de vieilles machines à tresses, chacune a une taille et un mécanisme différent, le parcours de bobine dessine pour chaque machine un nouveau modèle de galon. On arrive à une petite salle, juste avant les salles d'expositions (sont exposées les créations des étudiants de Saint-Étienne, réalisées lors d'une semaine de workshop à la Turbine, un lieu de mise en commun de machines et savoir-faire liés au textile).

La porte est vitrée, on entre, il fait froid, ça sent la clope. Au milieu de la pièce, une table et 4 chaises. Mécaniquement tout le monde s'assied.

Didier explique l'ambition des captations à Jacqueline,

Le Parc a été retenu dans un appel à projet sur la captation de savoir-faire. Nous avons déjà été sélectionnés précédemment pour la captation du savoir-faire rubanier, en particulier celui du Musée de la passementerie de Jonzieux sur métier Jacquard. Cela avait donné lieu à un travail de captation en collaboration avec des socio-psychologues, ils avaient interviewé des gens qui savaient faire fonctionner le métier jacquard, et ils en avaient fait une sorte de manuel d'utilisation. On avait tendance à dire que c'était « le parfait passementier pour les nuls », avec le challenge que quelqu'un qui n'a jamais vu un métier jacquard puisse se servir de cet outil et reproduire les gestes. Cette année, la DRAC a relancé son appel à projet sur la mémoire du 20ème siècle. Nous avons candidaté car des savoir-faire à capter il y en a pleins sur le territoire. Et nous avons eu l'opportunité de découvrir un bureau d'étude qui travaille sur de la captation des gestes techniques dans des usines industrielles modernes. Leur outil sert à optimiser



les process de production. Cet outil nous paraissait plus efficace que celui réalisé avec les psycho-sociologues et les rubaniers -photos, manipulations, guide pratique. Ici, K-Process, nous fournit un logiciel et un outil qui permet aux opérateurs de filmer directement ce qu'ils font en portant des lunettes équipées d'une caméra. C'est l'expert dont on capte le savoir-faire qui se filme en train d'opérer. On oublie l'outil. Aujourd'hui, l'objectif est de tester cet outil. La caméra filme, elle enregistre sur une carte SD, ensuite on récupère la vidéo et on la traite sur un logiciel qui permet de séquencer et de documenter chaque séquence. À la fin tu peux exporter ça sous format .pdf avec un lien direct pour visualiser la vidéo. Pour l'instant on a 3 savoir-faire qu'on est susceptible de capter, le savoir-faire du tressage, la fabrication de peigne à tisser avec Michel...

*Michel l'interrompt,*

Ça il va falloir qu'on en reparle, ça m'a un peu pourri ma nuit. Le musée ça s'est très bien passé pour avoir l'autorisation de sortir les machines. Mais cette nuit je me suis dit il te manque cet outil, il te manque ça, ça, et ça... et je me suis dit que ça allait être complexe de faire la démonstration et remettre les machines en route. Ça va être très dur. Quand on fabrique des peignes toute la journée et que l'on a tout ce qu'il faut sous la main, c'est facile. Quand je le faisais, je ne pensais pas à l'outil, j'avais tout ce qu'il fallait et ce que j'avais pas je me le fabriquais, mais quand on a plus rien, qu'on repart à poil de zéro c'est un peu plus délicat.

*Didier précise,*

Michel a cédé une partie de son matériel au musée d'Art et de l'Industrie à l'époque où il a arrêté son activité.

*Michel, la voix un peu cassée,*

En fait, excuse-moi je vais peut-être faire une petite mise au point. Je n'ai pas vraiment cédé mon matériel de peignier. J'ai cédé le matériel que j'avais conservé dans la maison familiale et qui n'avait jamais été déménagé à l'atelier où je travaillais. Donc ce n'est pas le matériel que j'utilisais au quotidien pour fabriquer des peignes. Celui-là, au moment de la liquidation, est parti à la ferraille et je ne sais où. On a refusé de me le dire. Parce que j'ai fini en dépôt de bilan, je me suis arrêté j'avais plus de clients. J'ai demandé à récupérer le matériel qui avait été saisi parce qu'il était historiquement très intéressant on a refusé de me donner le nom du ferrailleur. J'avais un exemplaire de toutes les machines existantes sur les deux derniers siècles. Et comme j'ai été le dernier et bien derrière moi il n'y a plus rien. Étant le dernier peignier de France, j'avais racheté toutes les machines de mes collègues qui fermaient au fur et à mesure. Et en plus, j'avais les machines que j'avais amélioré et modifié au cours de ma carrière, tout ça a tout disparu.

*Didier*

Et en troisième savoir-faire, nous capterons le remettage avec Franck Trouiller. Il est remetteur à Bourg-Argental et est encore en activité. Vu qu'il est assez surchargé, il nous contactera quand il aura un peu de temps à nous consacrer. Il a un long processus de travail, il ne fait jamais toutes les étapes d'un coup. Surtout, il a des phases qui sont très répétitives et assez longues. Si nous on fait 5 min de filme, lui quand il va faire toute la phase - tirer ses fils par exemple - il va le faire pendant 2h d'affilées.

*Michel*

Le remettage c'est la préparation du tissage, c'est vraiment la partie qui est juste avant le tissage. Il y a d'un côté le fabricant de peigne qui fournit le peigne, et de l'autre côté, il y a l'ourdisseur qui fournit la bobine ourdie. Et en fait, le remettage c'est l'interface entre ces deux parties. Le remettage vient lier le peigne, les lisses et les fils. C'est-à-dire, qu'on attrape les fils un par un, et qu'on les passe dans les lisses des cadres du métier, ensuite on passe les fils dans les dents du peigne. Enfin, on remonte tout ça sur le métier. Puis une tordeuse ou une noueuse vient lier le remettage au rouleau de chaîne à l'arrière du métier. Le remettage fait aussi parti de mon métier, je l'ai pratiqué parce qu'historiquement c'était la femme du fabricant de peignes qui faisait cette chose-là. Ma femme ne l'a jamais fait, mais ma grand-mère l'a fait. Mon grand-père était peignier et mes parents étaient peigniers. Et mon grand-père est mort en 41 et je n'étais pas né malgré mon âge canonique. Et quand moi j'ai repris, j'ai remis en route cette activité, en la modernisant et en la mettant au goût du jour.»

*Didier*

Aujourd'hui Jacqueline, nous aimerions faire une opération qui est courte : changer une canette sur un fuseau d'un métier à tresse. Je crois que ça dure 2 min. Par la suite, quand on travaillera sur le processus d'un métier à tresses, il faudra que l'on travaille en amont pour déterminer les grandes phases et décliner chaque phase en séquences.

L'idéal c'est que la personne fasse comme elle en a l'habitude dans ses conditions réelles.

*Jacqueline*

Le fait d'avoir des lunettes et pas une caméra c'est déjà très bien, j'espère que je vais oublier le film. Je vais essayer de pas mentaliser et de rester le plus naturelle possible.

*Nous retraversons l'accueil et la boutique du musée. Nous entrons dans la salle d'exposition du musée, les métiers à tresses et lacets sont alignés sur plusieurs rangées. En tête de rangée, une canetière. Sur la table du fond est posée une grosse règle en bois, à ces côtés sur fond blanc, sont déposés magistralement le fuseau, la canette et la passette.*

*Une sorte de mise en scène pour isoler le geste du bazar de l'atelier-musée. Se posent les questions de la lumière, le toit est fait de shed qui font des entrées lumineuses, mais pour la caméra ce n'est pas suffisant. Nous ramenons les projecteurs de la salle d'expo.*



*Jacqueline, les lunettes sur le nez, précise*

À la base, cet outil je l'appelais crochet mais dans le tressage on dit une passette.

*Michel*

C'est rigolo parce que sous le nom de passette dans le tissage on trouve énormément d'outils qui font passer un fil mais qui sont très loin d'avoir la même forme.

*Jacqueline*

Les lacets Folies c'était une marque de la maison, on avait les lacets Folie et Galon Haute Nouveauté, ils vendaient à des grossistes qui redistribuaient aux boutiques.

Avant on fait les bobines pour le tressage sur une canetière, puis on positionne la bobine sur le fuseau, et enfin on positionne le fuseau sur le métier à tresses.

Les étapes du positionnement de la bobine sur le fuseau:

1/ positionnement de la canette sur le fuseau. Crans vers l'extérieur.

-passage de la passette dans l'ouverture.

-Tirer le fil vers l'extérieur par l'ouverture.

2/ Cette pièce là c'est le barbin, elle est mobile.

-Positionner le barbin contre l'intérieur du fuseau. Aller chercher le fil avec la passette en passant dans les deux ouvertures.

-Passage du fil.

3/ Aller chercher le fil et le passer dans la pompe. La pompe, le poids permet la tension du fil.

4/ Repasser le fil dans le barbin uniquement.

5/ Faire passer le fil dans la cheminée.

Il faudra faire un film où l'on enlève la poupée du métier.

*Michel*

Pour réaliser les embouts de lacets, tu pars d'une bande de métal que tu replis autour du lacet, c'est le ferrage du lacet. Mon père avait fabriqué une machine un peu comme ça, elle est au musée maintenant, pour faire des attaches parisiennes. Gamin je mettais le fil de fer dedans pour l'aider à les fabriquer. Tu avais une poignée que tu abaissais, ça pliait le métal et ça faisait les attaches. Et quand on était gosse, il nous disait « faut que j'en vende mille ! » et boum, on en fabriquait mille à la chaîne.

Dans mon entreprise, on était 8 à travailler, c'était un atelier qui était grand comme ça dans un coin j'avais un bureau qui était la porte ouverte avec des vitres qui étaient plus ou moins bouchées, à moitié, donc je voyais pas forcément ce qui se passait dans l'atelier mais comme la porte était toujours ouverte j'entendais... Lorsque j'étais peignier et que j'avais mon entreprise, un truc que mes ouvriers ne supportaient pas c'est que, par moment, d'un coup, à l'oreille j'entendais un truc qui allait pas. J'allais voir et je lui disais « ta machine est mal réglée », il devait se dire « qu'est-ce qu'il vient m'emmerder ce vieux con ». Mais j'entendais ce son et c'était effectivement mal réglé! Je suis pas capable d'expliquer comment ce son se produisait... parce que les machines étaient faites d'une même manière, je comprends même pas pourquoi elles ne faisaient le même bruit, je peux même pas expliquer quel bruit j'entendais. Seulement, je disais, « tient, y a quelque chose qui ne va pas. » et je me suis jamais trompé. Jamais, jamais. Et j'ai jamais appris mon métier non plus.

*Didier*

Tu connais André Viallat de la Maison de la Passementerie de Jonzieux ? La Maison de la Passementerie a un métier qui tourne encore. Un jour, on était devant le métier en fonctionnement, et André était dos au métier. À un moment, sur une canette, un fil a cassé donc ça a fait un léger bruit. Sur le métier il y a 16 canettes ! Il s'est tourné, et il a été tout de suite vers celle qui avait cassé. »

*Michel*

C'était comme ça, je ne peux pas l'expliquer. Les gens disent « tu connais ton métier de peignier ». Je leur réponds non c'est normal. C'est simple, le jour où j'ai su marcher j'étais dans l'atelier : j'ai toujours entendu, j'ai toujours vu et j'ai pas eu besoin d'apprendre ! C'est comme ça je n'ai aucun mérite à connaître mon métier, vraiment aucun. Après, il y a quand même eu du travail... C'est si j'avais pas été bon que ça aurait été extraordinaire. Les fils de peigniers étaient peigniers, il y a un côté logique par ce que tout gamin on est baigné dans le truc, donc on s'imprègne, on le sait. »

*Jacqueline*

La canetière, le tressage et le ferrage, ce sont les étapes de fabrication des lacets et des galons. La baratte on s'en sert plus, elle est remplie de sciure, on s'en servait pour nettoyer les fuseaux. Pour les dégraisser.

*On parle des usines de tissages de la région puis de Saint-Julien.*

*Michel*

Avant toutes les usines textiles avaient une roue ! À Saint-Chamond, toutes les usines de tressage et de passementerie fonctionnaient grâce au cours d'eau. Les usines étaient implantées tout le long de la rivière.



Il reste les roues à aubes des usines Sainte-Marie et Perrier ! L'usine Sainte-Marie, c'est celle qui appartenait à Dussuc, le long de la rivière, en face du Parc Dussuc, c'est celle qui a été vendue la dernière. Ce sont des jeunes qui ont un projet de gîte ou de je ne sais pas quoi qui ont racheté, c'est ça ?

*Avec Didier, nous discutons de la possibilité de faire revenir, avec l'aval de Delphine et Franck, les gareurs dans l'usine Perrier afin qu'ils nous montrent directement leur savoir-faire sur les métiers encore présents. Michel est dubitatif quant au temps nécessaire à la remise en marche des métiers.*

*Michel*

Un métier à tisser peut-être impossible à redémarrer parce que la soie est complètement fusée, foutue ! En règle générale, un métier ou une machine, faut que ça tourne en permanence, à partir du moment où tu arrêtes son activité, ça veut plus repartir ! »

*À la sortie de la Maison des Tresses et Lacets, Didier propose d'aller voir les ateliers de La Turbine Créative X les Ateliers du Dorlay. D'anciens bâtiments au cœur du village de Saint-Chamond ont été revalorisés en ateliers. Ces espaces permettent aux artisans du territoire de mettre en commun machines et ressources. Des cours, workshop et rencontres sont proposés sur inscriptions aux habitants afin de dynamiser l'activité locale. Les artistes étaient présents à Saint-Julien-Molin-Molette lors du salon des métiers d'art l'Objet qui parle.*

*Didier*

Les ateliers d'artistes sont à Doizieux. La Turbine Créative, c'est ce que l'on appelle le labo textile. C'est un tiers-lieu avec des machines industrielles qui sont louées à des artisans. Ce sont des machines que des artisans ne pourraient pas acquérir individuellement. L'objectif c'est de faire de la formation amateur et professionnelle, ils ont tout un programme de stages. Il y a aussi un lab photo pour que les artisans puissent mettre en valeur leur création. Il faut accompagner les artisans du Parc dans leur quotidien, les sortir de l'isolement.

*Une artisanne*

On essaye de produire un lieu d'effervescence créative. Mais dernièrement, on n'a pas réussi à faire venir les gens aux dernières formations professionnelles. L'intervenante venait de Londres, donc le stage était cher, trop cher pour le public du Parc et on n'a pas eu assez d'inscriptions donc on a annulé. Par contre, les étudiants en Textile des Beaux-Arts de Saint-Étienne sont venus travailler ici une semaine, en collaboration avec la Maison des Tresses et Lacets. C'était intéressant de voir les liens entre les lieux et les disciplines. On essaye de dynamiser le lieu, de le faire repartir, on a fait un café causette, là il y a eu du monde.

*Sur le parking en face de la Turbine, Didier et Michel expliquent leur rendez-vous de la veille, avec la conservatrice du Musée de Saint-Étienne. Ce rendez-vous leur a permis d'explicitier la démarche du Parc et l'urgence de réaliser les captations des savoir-faire. Les savoir-faires sont pour la plupart dormants ou éteints. Le Parc et le Musée de Saint-Étienne voient dans les captations vidéo du patrimoine industriel, des outils de valorisation de l'Histoire du territoire. Lors de leur rendez-vous, Michel et Didier ont négocié le droit d'utiliser les anciens métiers de Michel, qu'il a cédés au Musée quelques années plus tôt. Ces machines et outils sont entrés dans l'inventaire du Musée et sont devenus des objets du patrimoine. Pour capter pouvoir faire la démonstration des gestes du peignier, ces objets ont besoin de réparations. Les objets de patrimoine sont destitués de leur fonction première pour un nouveau statut. Devenus précieux, ils ont une fonction testimoniale et culturelle.*

*Remettre en route les machines, c'est prendre le risque de les endommager. Les sortir de l'inventaire, les réparer afin de les utiliser à des fins documentaires, cela pose la question de la propriété, de la légitimité de la restauration et de la vie des objets une fois entrés dans une collection muséale. Ainsi que l'intérêt porté à l'objet. Est-il plus intéressant pour un musée de conserver l'objet -matériel- en l'état ou de capter le geste et le savoir-faire -immatériel- propre à son usage premier ?*

*Didier*

À partir du moment où l'on a l'ambition de nommer l'action du Parc, Conservatoire de Savoir-faire, c'est que l'on souhaite mettre le savoir-faire à disposition du public, c'est un bien commun.

*Michel*

Pour réaliser un peigne je ne sais pas bien comment on va pouvoir faire. Car les petits outils, je me les fabriquais sur mesure selon mes besoins. J'avais de la ferraille qui trainait à l'atelier, là je n'en ai plus. Même les outils les plus simples, il va falloir les retrouver. Les machines ont été conservées mais tout le contexte a disparu. Ça va être compliqué. On peut faire la démonstration sur les métiers anciens, et ça sera ce que ça sera. Mais aujourd'hui, il faudrait faire les peignes pour les métiers à type jet d'air, et ça je n'ai absolument rien pour les fabriquer. Les peignes type jet d'air, je les faisais, j'ai été un des premiers au monde à avoir la machine qui les fabriquait, parce que c'était moi qui l'ai fabriquée. C'est un truc qui me fait rire, parce que j'ai même eu les Japonais qui sont venus me voir pour ça. Ils y croyaient pas, les mecs étaient à la base des métiers, ils s'étaient démerdés pour fabriquer les peignes à la main. Moi j'ai vu ça, et quelques années après j'avais conçu une machine qui les fabriquait. Mais je pense que là, j'ai raté un coup effectivement, mais bon le pognon ça a jamais été mon truc. Si à l'époque j'avais été plus malin, il devait y avoir moyen de se faire embaucher ou de déposer un brevet. Mais bon, j'avais 30 ans, j'étais un peu coron, ce qui n'a pas vraiment changé mais bon. Et puis en plus à l'époque j'imaginais pas que j'allais pas finir ma carrière là-dedans. Même chose on m'avait proposé d'aller diriger une usine aux États-Unis... mais bon. J'ai aucuns regrets. Aucuns regrets.

*Didier*

C'est compliqué de remettre en route la fabrication de peignes, parce qu'il y a deux problèmes : le fait de pouvoir réparer les machines conservées au Musée d'Art et de l'Industrie de Saint-Étienne, avec des pièces qui n'existent plus car il n'y a plus de fabricants. Mais ça ne pose pas trop de problème à Michel, il peut les fabriquer lui-même. Le second problème c'est surtout la matière première : il faut les fils métalliques qui vont constituer le peigne lui-même. De ce que j'ai vu en vidéo, les peigniers réalisent un



cadre en métal et une machine vient pousser des lamelles de métal très fines, les dents à l'intérieur du cadre. Les lamelles sont presque collées les unes aux autres. Il y a un feuillard de métal qui est coupé à la dimension du peigne. La machine, c'est un système de poussoir. Le principe, c'est d'avoir des espaces bien déterminés entre les deux dents. Maintenant les métiers qui font des peignes sont tous à commandes numériques. À l'époque quand tu avais positionné toutes tes dents dans le cadre, il fallait re-calibrer toutes les lamelles pour qu'elles soient au bon espacement. La fabrication des peignes à tisser c'est là où on a le moins de traces puisque ça n'existe plus en tant que fabrication en France.

On a senti que notre démarche intéressait le Musée d'Art et de l'Industrie de Saint-Étienne.

Si on veut faire travailler les machines pour capter le savoir-faire de toute façon il faut qu'on les répare, parce qu'elles ne sont pas capables en l'état de fonctionner. Contrairement à ce qui avait été dit lors de la première réunion, ça ne posait aucuns soucis. Eux, ils ont tout intérêt à ce que les machines puissent tourner.

*Sur le retour dans la voiture, Didier explique,*

Michel il ne faut pas trop le pousser sur son passé. Ça a été très douloureux pour lui d'arrêter son activité. Je l'ai vu plusieurs fois témoigner de son histoire et se mettre à pleurer. Encore maintenant, alors que ça fait longtemps, il a arrêté en 2005, ça reste douloureux pour lui.

C'était une entreprise familiale. Et il y a le fait que toutes ses machines sont parties, il ne sait même pas où. Il n'a rien pu faire. Il l'a très mal vécu. Les pièces aux yeux des huissiers ne valaient rien, mais lui il avait la conscience de la valeur patrimoniale et historique de chacune. Vu que c'était le dernier à faire ça, il n'y avait aucune entreprise pour reprendre. Elles ont toutes été détruites. En soi, le patrimoine du PNR n'a pas de valeur marchande, les métiers à tisser à l'usine Perrier Schmelzle, ils valent rien, ils valent leur poids de la ferraille.

Il y a eu pire dans l'histoire du textile en France. Nous avons été en relation avec un propriétaire d'une ancienne usine, il disait que quand il a racheté les murs de l'usine il n'y avait plus rien, tout avait été démonté. C'était une usine de tressage. Il nous a expliqué que dans les années 70, quand une usine arrêta son activité, l'État payait ses propriétaires pour détruire leurs outils et leur matériel textile, pour être sûr que l'activité s'arrêterait bien. Il y avait des subventions à la casse du matériel.

L'État a considéré que l'activité textile c'était terminé en France. Il y a eu toute une politique d'oubli et d'effacement de l'activité. Même à Saint-Étienne, dans les années 70, quand le textile s'est cassé la figure, presque toutes les usines ont dû arrêter. La dernière usine textile était à Pélussin et a fermé en 2005. Il y avait les usines à Maclas qui ont fermé dans les années 2000. Puis, les fermetures se sont succédées comme ça. Et finalement ont survécu les entreprises qui s'étaient positionnées sur du haute-gamme ou le textile technique. Le Pilat a la chance d'être un territoire rural à proximité de métropoles. Les anciens ouvriers ont retrouvé du boulot dans les villes. Michel, après la fermeture de son atelier, il s'est reconverti, il est ingénieur et a une intelligence certaine pour les mécanismes. Il a travaillé à l'amélioration de machines industrielles, y compris hors du textile, il ajoutait des fonctionnalités aux machines selon les besoins de chaque production.

*Je lui fais remarquer que le projet de captation est financé par la DRAC, donc indirectement par l'État.*

*L'État n'a jamais été à court de contradictions...*

Le Parc Naturel Régional du Pilat a commencé à travailler sur le patrimoine textile à partir de 2013. Le Parc a accompagné la création de la Maison des Tresses et Lacets. Il y a toujours eu des actions reposant sur des bénévoles locaux, l'implication citoyenne... mais pas grand-chose de formalisé et financé autour du patrimoine. À l'échelle du territoire, nous étions dans une période où le patrimoine textile, plus personne ne voulait en entendre parler. Les gens qui avaient bossé dans les usines pendant des années n'ont plus voulu entendre parler du textile. Et ce n'est qu'à partir d'une date relativement récente que les gens ont commencé à se ré-intéresser à ce patrimoine et à vouloir le revitaliser, le revaloriser.

Mais des années 60 aux années 2000, il y avait une chape de plomb posée sur le sujet. Quand je suis arrivé dans le Pilat en 1997, je n'étais pas originaire du territoire. J'étais de Saint-Étienne, et malgré la proximité géographique, le Pilat, je ne connaissais pas. J'ai découvert petit à petit qu'il y avait ce patrimoine textile. C'est une collègue, embauchée pour évaluer les ressources patrimoniales du territoire, qui nous a dit « ce patrimoine est énorme et il n'y a rien qui se fait, comment est-ce possible ? ». Je pense que nous sommes sur un territoire vraiment atypique : à proximité de la ville, et contrairement aux autres territoires textiles, le Pilat n'était pas mono-production. Il y avait des productions traditionnelles très différentes les unes des autres. Et puis, nous avons aussi la chance que dans tous les domaines de productions il nous reste encore au moins une entreprise qui était il y a peu en activité.

C'est une histoire textile inscrite à une échelle très locale. Souvent la production du Pilat est associée à celle de Saint-Étienne. Alors que d'un point de vue historique, les histoires industrielles des territoires sont très différentes les unes des autres. En fait, dans le Pilat, tu as beaucoup d'histoires de familles. Par exemple : une usine à Doizieux, tout en haut de la Vallée du Dorlay, s'appelle l'usine Vionnery. Et Vionnery c'est une famille du textile qui a ses origines du côté de Pélussin et de Bourg-Argental. Mais tout ça ce n'est pas documenté. Il y a encore une histoire générale du textile dans le Pilat à écrire, car cette histoire est peu documentée et commence à disparaître.





**02 juin 2022**

*Depuis Mars dernier, le projet a été mis en pause car tous les membres du Parc travaillent à la rédaction de la nouvelle charte « Destination 2041 ». Avant octobre 2025, le Parc du Pilat doit renouveler sa charte et établir, en concertation, un nouveau projet de territoire. C'est à partir de ce projet que l'État attribuera, ou non, le label « Parc Naturel Régional » au massif du Pilat pour la période 2026 – 2041. Et au sein de l'équipe, seules deux personnes sont chargées de la valorisation du patrimoine et de la culture sur le territoire.*

*Fin Mai, Didier m'a envoyé un mail afin de trouver une date de reprise des captations de la technique du tressage. Nous fixons le 02 juin, rdv Gare de Saint-Chamond, puis direction la Terrasse-sur-Dorlay afin de continuer les captations au Musée des Tresses et Lacets.*

*De son côté, Michel, ces derniers mois a essayé de collecter des matières et du matériel pour remettre en service la machine à fabriquer des peignes du Musée d'Art et de l'Industrie, mais cela semble plus long que prévu.*

*Michel*

Mon contact pour fabriquer des peignes c'est un monsieur qui faisait le même métier que moi, il était peignier. On a une chance fabuleuse car il a encore son atelier complet à Maclas. Il a gardé son atelier dans son jus, dans l'état où il était quand il s'est arrêté de travailler. J'ai appelé Fanget il y a un mois, il m'a dit qu'il n'avait pas eu le temps de regarder. Mais il va falloir le harceler, je le connais, il va me faire trainer comme ça. Il va falloir travailler avec diplomatie et patience. J'aimerais l'emmener au Musée pour lui montrer que ces métiers seraient mieux préservés là-bas que dans son sous-sol. Mais c'est quelqu'un qui vit dans le passé, il conserve pour lui mais il ne transmet pas.

*Jacqueline*

Mais c'est grâce à eux qu'on récupère des objets.

*Michel*

Oui et non. Il y en a très peu que l'on récupère. Et au moment de la succession, les enfants de ces personnes font tout partir à la casse car eux ne voient pas la valeur de ces objets.

L'atelier de notre peignier si on veut exposer ses machines, il va falloir le déplacer. Il a tout stocké dans son sous-sol, impossible d'emmener du public, je n'imagine même pas comment il faisait pour travailler dedans.

*Didier*

Il faudrait jouer sur la corde sensible, miser sur la valeur patrimoniale, lui expliquer que l'on souhaite conserver ses objets... Si on a pas de lieu d'exposition, il faudrait au moins conserver les objets.

*Michel*

Le problème de conserver, c'est qu'il faut savoir où stocker et qui devient le responsable de ce matériel. Au moment où mon activité a stoppé, je ne savais pas quoi faire du matériel de mon atelier, je n'ai pas eu de solutions. Peut-être que le Musée de Saint-Étienne serait intéressé, il avait été question de faire une extension du musée il y a quelques années, mais je ne pense pas que le musée sera intéressé par autant de machines, il faut au moins une pièce.

*Didier*

On va faire des aménagements dans la maison du Chatelet, l'exposition portera sur le textile dans le Pilat. Ça sera de la démonstration, on ne pourra pas mettre de machines car l'espace est trop petit. Après quatre ans de discussion, la communauté de communes doit prendre en charge les travaux et le Parc la gestion de cet espace. Avant l'ouverture, on doit travailler la muséographie du lieu avec un bureau d'étude. Il faudrait un autre espace d'exposition à Bourg-Argental, un espace complémentaire, où les gens pourraient voir des machines.

*Michel*

Quand je me suis arrêté, c'est là que j'avais parlé de faire une annexe du musée de Saint-Étienne à Bourg-Argental. Mais le problème, c'est que Bourg ne dépend pas de Saint-Étienne. Saint-Julien-Mo-lin-Molette non plus.

Il pourrait y avoir un espace comme le Musée des Tresses et des Lacets à la Terrasse sur Dorlay. Mais ce qui m'ennuie c'est que des fabricants de peignes à tisser, dans le Pilat, il n'y en a jamais eu du côté du Gier.

*Didier*

L'essentiel c'est qu'il y aille des structures en accords pour travailler sur ce sujet, le Musée de Saint-Étienne et Lyon Métropole, le Musée de l'Art et de l'Industrie, la Communauté de Commune et le Parc du Pilat. On travaille aussi sur les Jacquardaires, la marque qui doit valoriser les artisans du Parc. Le prototype du sac à main est dans les vitrines du musée. Le but des Jacquardaires, c'est de produire une collection d'objets où le ruban serait la matière première. Le maroquinier, Jean Luc Gaffric, d'Échalas, peut produire le modèle sur demande. La prochaine démarche de la marque les Jacquardaires, c'est de réunir tout le monde pour voir si on lance quelque chose. Les prototypes sont très chers, entre 300 et 500 euros. Mais c'est un prix raisonnable pour de l'artisanat.

*Nous filmons le canetage, le montage d'un métier à tresses et le ferrage des lacets. Durant cette journée, Michel Linossier partage avec nous son expérience du tissage et des machines de canetage.*

*Nous commençons par la captation de la préparation des canettes destinées aux métiers à tresses, sur la canetière.*

*Michel*

Il y a la question: est-ce que pour une démonstration il faut aller à l'essentiel ? Montrer le minimum ou est ce qu'il faut montrer l'ensemble des possibles ? Par exemple, pour le canetage, on a mis deux fils différents sur la canette, mais des fois il n'y avait qu'un fil. Deux fils ce n'est pas obligatoirement la règle, mais vu que c'est une démonstration les gens peuvent se dire que c'est nécessaire. Il faut bien préciser



pour ne pas induire en erreur. Il y a des pièces qui ne me semblent pas nécessaires sur cette canetière. J'ai vu des dérives dans mon métier, au fil du temps, tu as quelqu'un qui est embêté avec quelque chose qui ne marche pas bien, il faut qu'il se débrouille tout seul mais il n'a pas la connaissance technique, donc il pallie en bricolant sa machine. Par exemple, ici, il a mis un bout de scotch sur la broche, ce qui au final empêche l'axe de tourner régulièrement. Et après, ça empiète car tout le monde, par mimétisme, recopie sans en avoir l'utilité.

*Jacqueline*

Sur la canetière, tu places tes bobines de fil sur la partie servant au dévidage, tu ajoutes des petits poids sur l'axe et des lamelles de métal qui viennent frotter sur la bobine, cela sert de freins pour avoir une bonne tension de fil. Et si la machine s'arrête cela empêche la bobine de se dévider avec l'inertie. Le fil est enroulé autour d'une barre de verre pour être positionné au-dessus des canettes. Tu passes ensuite le fil dans les queues de cochon pour le guider vers les canettes.

Il y a pleins de petites pièces à nommer dont je n'ai pas le nom d'origine dans les fiches techniques que le précédent médiateur m'a laissé. J'ai appelé cette partie barre en verre, ça queue de cochon, le guide-fil, et ça, l'axe supportant la canette : le connecteur...

*Michel*

Je réfléchis mais je ne pense pas que connecteur ça soit le nom de cette pièce. Parce que connecteur c'est un mot récent qui vient de l'électricité, et à l'époque, de l'électricité il n'y en avait pas. Je pense qu'on devait appeler ça une broche... Les métiers avaient chacun leur vocabulaire, par exemple, il y a tout un vocabulaire lié à la fabrication du peigne : une lame, une dent, une broche, une lamelle...

Dans les canetières on parlait bien des broches à l'époque, ça me paraît plus adapté. J'ai pas fait beaucoup de canettes dans ma vie, mais j'ai trouvé bizarre la manière dont tu mets le fil sur la canette, car le ton fil il ne prend pas, tu as de la peine à le faire enrouler. Il faut embobiner le fil sur lui-même, pour que la queue du fil soit bloquée.

*Jacqueline*

Donc tu enfiles ta canette sur l'axe de la broche. Tu places cette dernière dans le récepteur de la canetière, en parallèle du support des bobines. Lorsque la canetière est en route, l'axe à l'arrière se déplace et répartit le fil sur toute la largeur de la canette. Sur cette canetière, l'ouvrière devait contrôler visuellement l'avancée du canetage.

*Michel*

Mais sur beaucoup de canetières, il y avait un arrêt automatique : quand la canette était pleine, le fil enroulé venait buter contre cette pièce, et la broche était désengagée du mécanisme d'entraînement, donc ça arrêta la bobine. L'ouvrière venait la récupérer par la suite.

Ensuite, nous filmons la découpe de la plaque de métal en vue du ferrage des lacets. Jacqueline nous montre ensuite le placement des canettes sur le fuseau. Puis le placement du fuseau sur chacune des poupées du métier à tresses.

*Michel*

Le placement des fuseaux sur les poupées produit le motif des tresses. Est-ce que l'ouvrière avait un dessin pour connaître le placement des fuseaux sur les poupées ?

*Jacqueline*

J'ai retrouvé quelques notes dans des carnets d'ouvrières tresseuses mais il n'y avait pas de dessins. Dans les carnets des ouvrières, il y a la référence du fil, un échantillon de tresse, le nombre de fuseaux et quelques indications. C'est aussi un langage binaire, comme le tissage. Mais le positionnement des fuseaux était secret. Les gareurs préparaient le mécanisme pour entraîner les canettes dans un mouvement afin de tresser les fils entre eux. Les ouvrières montaient les fuseaux sur les métiers à tresses, elles se repéraient en plaçant les couleurs sur les poupées. Elles plaçaient des poids pour régler la tension du fil. Il devait y avoir un barème pré-établi selon le type de fil mais tout ça les ouvrières le savaient aussi empiriquement.

*Michel*

Si il n'y a pas de fiches techniques dans les carnets pour expliquer la fabrication des tresses, ce n'est pas tellement qu'ils cherchaient à garder la fabrication secrète. C'est qu'ils avaient une manière de travailler différentes de la nôtre. Moi quand je suis arrivé à mon boulot, c'était pareil. On me disait qu'il fallait faire un peigne de telle longueur avec tant de dents au centimètre, et c'était le gars qui travaillait qui se débrouillait. Il savait comment calculer, quelle épaisseur de dent il lui fallait, il faisait les choix, c'était une connaissance qu'il avait qui ne passait pas par de l'écrit. On ne cherchait pas à noter les étapes de fabrication. C'est pour ça que j'en suis arrivé à développer des programmes informatiques, pour que le jour où je n'étais et qu'un nouvel ouvrier ne savait pas faire, il puisse quand même travailler.

Mais le gros défaut du numérique, c'est que l'on perd l'habitude d'observer. Par exemple, je faisais des réparations sur métiers à tisser. Un peigne à tisser, c'est très fin. La première chose que je commençais à faire, avant de toucher quoique ce soit, était d'essayer de comprendre ce qui s'était passé, où ça avait bougé, rien qu'à regarder. Et quand j'avais bien analysé, je sortais mes outils et la réparation était très rapide. On est une génération où l'on voyait travailler les gens donc on savait faire. Mon métier était hyper technique, mais il reste peu de traces. C'était un métier peu connu, c'est simple même ceux qui avaient besoin de moi ne le connaissaient pas. Mais ce métier, je savais le faire, je ne l'ai jamais appris, car tout



petit je jouais dans l'atelier et je regardais les ouvriers travailler. Je suis incapable de l'expliquer, j'en étais imprégné à un point que même moi je n'imaginai pas. Je ne m'en rendais pas compte quand je faisais mon métier. Et puis, quand tu baignes dans les ateliers de textile depuis petit tu développes des mécanismes. C'est pour ça que quand j'arrive dans un atelier, instantanément je sais me débrouiller, je comprends la mécanique, si il y a de la graisse quelque part j'ai envie de bidouiller. Souvent, je me réfère à des machines que j'avais chez moi et je déduis ce qu'il faut faire. Ce sont des métiers où l'observation, le bricolage et la compréhension de la mécanique sont très importants. Une machine sous vitrine c'est triste. Je n'avais jamais vu la fabrication de tresses. J'ai découvert cette technique quand j'ai commencé à travailler au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne. Je sais certaines choses par déduction grâce à mon métier, et à force de faire des démonstrations au public j'ai appris certains gestes.

Pour le remettage, j'ai conçu un programme informatique qui permettait de faire toutes les fiches de travail pour le remettage et pour le peigne. Côté remettage, j'étais plus pointu que Franck Trouiller sur le côté technique, mais je n'ai jamais été capable de passer un fil. Je n'ai jamais été capable de passer un fil pour faire un remettage, parce que j'avais des ouvrières qui le faisaient et parce que c'est une dextérité manuelle que je n'avais pas. Il y a un doigté, il y a une habitude. Il faut avoir des mains très douces, mon gros problème c'était que j'avais de la cale aux mains à force de travailler le métal. Elles, elles avaient les doigts poncés par le fil. Si je touchais la nappe de fils, elle se collait à mes doigts. Les filles me disaient « surtout tu ne touches à rien ! ». Par contre, j'ai mis au point des techniques performantes pour gagner du temps. J'avais la même technique de remettage que celle de Franck Trouiller, la technique stéphanoise. Mais par exemple, lui pour passer ses fils, il compte toutes ses mailles, moi j'avais mis des compteurs, c'était tout en automatique.

*Nous finissons les captations avec Jacqueline et Didier vers onze heure. Je fais le trajet de retour pour Saint-Julien-Molin-Molette avec Michel. Dans la voiture, il me raconte des anecdotes sur les tensions entre fabricants de peignes et tisseurs au moment des fermetures des usines. Puis nous discutons des différents métiers encore présents dans le Pilat.*

Michel

Tous les métiers relatifs à la préparation du tissage ont presque disparu du territoire. Ceux qui sont encore présents ne vont pas perdurer longtemps.

Par exemple, les passementiers de Jonzieux n'ont plus de production. Ils sont très âgés et tiennent un musée chez eux pour continuer à faire des démonstrations de leur savoir-faire sur métier jacquard mais leur âge devient un vrai problème. L'autre jour, il fallait passer des fils et ça a été vraiment difficile pour eux, ils ont perdu leur dextérité et ils sont à côté de la plaque. Le moulinage du fil aussi va disparaître, il n'y a pas de reprise. Le problème du moulinage, c'est qu'il n'est plus question d'en faire une activité rémunératrice. Le moulinage Barou vend encore quelques bobines de fil à des connaisseurs alors qu'il a arrêté son activité, mais je ne suis pas sûr qu'il vende assez pour être rentable. Il travaillait beaucoup sur de l'innovation pour du textile technique, avec du kevlar, du fil de verre, de la soie... Il est à la retraite maintenant. Il a conservé des anciens moulins et accueille des visiteurs pour transmettre son histoire. Il a aussi développé sa marque de foulards de soie, Lyre. Je crois que c'est plutôt le côté artistique qui l'intéresse maintenant. Je connais un gareur, Marc Duclos, son père lui-même était gareur mais vu son niveau de connaissances, il était ingénieur-textile. Il est allé à l'école de tissage puis il s'est formé sur le tas. Des écoles du tissage, à ma connaissance, il y avait Saint-Étienne et Lyon, beaucoup de gens apprenaient en se formant directement dans les usines. Marc Duclos est à la retraite depuis quatre-cinq ans. Il doit avoir 64 ans. Là où il travaillait, quelqu'un est venu le remplacer mais il n'a pas eu le temps de lui transmettre son savoir, ça doit être un peu compliqué pour l'entreprise. En dernier lieu, il travaillait dans une entreprise sur Bourg-Argental, l'ex Société Textile Bourguisane, devenue TissTech. Cette entreprise s'est spécialisée dans des productions textiles très spécifiques.

Les gareurs, ce sont des gens qui ont un savoir-faire incroyable. Les donneurs d'ordres commandaient un type de tissu à l'entreprise. Marc recevait un échantillon, étudiait le tissu, il cherchait la matière, il réglait le métier à tisser, il était capable de penser toute la mécanique et le tissage aussi. Il a travaillé dans presque toutes les usines, on l'embauchait sans discuter. Il a appris à travailler sur métier jacquard. Et il était, ce n'est pas péjoratif, «simple gareur». Il aurait eu les moyens techniquement de monter sa boîte, mais la gestion ne l'intéressait pas du tout.

Dans tous les métiers, l'entretien et le graissage des machines était important. À l'époque, on mettait de la graisse graphitée, elle était très noire. C'est une graisse avec du graphite, du carbone, ça glisse beaucoup. On mettait la graisse seulement sur la pignonnerie. Le gros défaut, c'est qu'avec cette graisse-là, si tu tâchais le tissu c'était fichu. Sur les métiers, les endroits mécaniques, graissés, sont toujours séparés des endroits où se fabrique le tisse. Les gareurs ne touchaient pas le tissu, ils avaient toujours les doigts dans la graisse. C'est pour ça que la chaîne des métiers à tisser, une fois passée à l'ourdissoir et positionnée sur l'ensouple, était emballée dans du papier. Pour que les gareurs, quand ils la positionnaient à l'arrière du métier ne tâchent pas les fils. De toute façon, comme moi, les gareurs avaient les mains trop abîmées pour manipuler les fils. À l'inverse, les ouvrières ne réglaient pas les machines et ne devaient pas se salir. Il n'y a plus de tournage sur bois non plus. À Bourg-Argental, il y avait un tourneur spécialisé dans les canettes, les roquets, les bobines, toute la tournerie et les outils liés au tissage... Il a arrêté il y a 40 ans. C'était le papa d'un monsieur qui fait de l'affûtage aujourd'hui. Michel Gaucher, il était sur la route de Graix, à la sortie de Bourg-Argental. L'ancienne usine a été transformée en logement. Avant, ils y avaient tous les ateliers et sa maison d'habitation. Je ne sais pas comment il réalisait les canettes, s'il il avait un gabarit...J'y suis beaucoup allé gamin, mais je ne me souviens pas vraiment des ateliers. Il y avait aussi une grande cheminée qui a été écroulée.





Quand l'usine a fermé, les nouveaux propriétaires, les Rouchouz, ont découvert deux turbines dans le sous-sol. Les turbines tournent encore. Mais le propriétaire ne peut pas faire visiter au public car tout est encore dans son jus, les interrupteurs sont d'origine, tu peux te prendre de l'électricité. Ceci dit, j'ai connu la même chose petit, quand je jouais avec ma frangine dans l'atelier de mon père. On savait qu'il ne fallait pas toucher la scie circulaire qui était sans protection au bout d'un arbre relié à une courroie. On passait entre les courroies mais on ne touchait à rien.

Dans les usines, les courroies transmettent le mouvement de l'axe – l'arbre – au mécanisme de chaque métier. Avant l'apparition des moteurs électriques, toutes les machines fonctionnaient avec ce système grâce à un arbre principal entraîné par une roue à aube puis par une machine à vapeur. Pour fabriquer les courroies, on utilise une machine avec des mâchoires pour couper la courroie à la longueur voulue. On perce et on ferre chaque extrémité du cuir avec des agrafes triangulaires. On imbrique les agrafes des deux extrémités ensembles. Et pour bloquer, on passe un boyau de chat dans l'interstice entre les deux. Comme ça tu pouvais démonter ta courroie. On a appris, enfant, en regardant et en testant. Celui qui était trop con pour comprendre, c'était la sélection naturelle.

Je connais aussi quelques tisseuses, on peut retrouver leurs témoignages dans le film qui a été tourné à Bourg-Argental il y a plusieurs années. J'ai aussi des films autour des différents métiers du Pilat, le moulinage, la fabrication de peigne, la passementerie, le tissage, la broderie lyonnaise. Certaines tisseuses sont aussi dans le film tourné à Saint-Julien-Molin-Molette, Mélancolie Ouvrière.

Il y a eu une artiste, Elisabeth Ballet, qui est venue pour valoriser l'activité textile et donner à lire les traces des architectures industrielles disparues de Bourg-Argental, en partenariat avec le Parc, et autour du réaménagement paysagé du Square Jarrosson. Avant, sur le square, il y avait l'usine de tissage Jarrosson, mais elle a disparue dans un incendie au début du XXème siècle. L'artiste a retrouvé des documents d'archives et a proposé un motif inspiré du tissage pour le nouveau pavement du sol. Mais c'était en 2013, et ça n'a jamais été réalisé. Elle a aussi travaillé avec un moulinage en Ardèche, elle a repeint un ancien arrêt de bus en bleu fluo et diffusé deux témoignages d'anciens ouvriers. Ça n'a pas très bien marché.

*Nous arrivons à Saint-Julien. Avant de partir, nous faisons un troc de témoignages et vidéos d'archives : Michel m'enverra des contacts de tisseuses et gareurs, et le film autour de la fabrication du peigne en échange des films glanés autour du remettage. Michel me propose une visite guidée des fonds Musée de Saint-Étienne cet été.*

*Je fais le marché et rejoins la maison. La boulangerie a fermé. Demain, avec Didier et Carole, nous visitons l'entreprise de broderie lyonnaise sur tûle Goutarel, à Chavanay. Rendez-vous à la maison du Parc, 8h30. Je ferai du co-voiturage avec la secrétaire du Parc, Isabelle Aulagnier, qui habite à Saint-Julien-Molin-Molette. Son père était gareur, sa mère tisseuse, et elle a elle-même travaillé en tant que secrétaire dans une entreprise de tissage à Maclas, les soieries du Limony, aujourd'hui fermée.*

